

La Semaine des familles (Paris).

06 et 13/08/1859.

VIE ET AVENTURES DE BENIOWSKI, II

Après avoir successivement touché à divers points des côtes de la Chine, du Japon, et s'être arrêté à Formose pour faire de l'eau et des provisions, le Saint-Pierre mouilla en rade de l'Ile-de-France.

Plusieurs conversations qu'eut Beniowski avec le gouverneur de cette colonie lui donnèrent le désir de former un établissement à Madagascar. Dans cette intention, il gagna la France; il y trouva son oncle, le comte Beniowski, commandant de la ville et de la forteresse de Bar, et fort bien en cour. Ce parent le recommanda vivement au duc d'Aiguillon, alors ministre. Beniowski communiqua à celui-ci ses vues de colonisation sur Madagascar. Le ministre les approuva et lui obtint le commandement d'une expédition considérable.

A peine rendu en France, Beniowski s'était empressé d'écrire à sa femme le merveilleux événement qui le ramenait en Europe. La comtesse quitta immédiatement la Hongrie avec son fils, et vint rejoindre son mari. Ils partirent pour l'Ile-de-France dans le courant de 1775 ; mais le mauvais vouloir du gouverneur de cette colonie suscita tant de difficultés au comte, qu'il ne put arriver à Madagascar avant les premiers jours de 1774. Il débarqua le 4 février, de cette année dans la baie d'Atongil. A la vue de l'escadrille, les naturels descendirent en foule des villages échelonnés sur les montagnes qui entourent la baie. Le comte leur distribua beaucoup de présents, et, par l'intermédiaire d'un interprète, leur annonça que son intention était de s'établir dans l'île.

Ces paroles furent très-bien accueillies par les sauvages, qui se mirent aussitôt à l'œuvre avec les hommes de Beniowski pour les aider à construire des huttes, un hôpital, et des magasins recouverts de feuillage. Quand il eut mis son personnel à l'abri des injures de l'air, il convoqua les chefs des provinces voisines. La crainte d'une surprise lui fit débarquer toute son artillerie et prendre quelques mesures de sûreté.

Les chefs se rendirent à l'invitation; le comte leur proposa une ligue offensive et défensive, et leur demanda la cession d'une certaine étendue de terres à son choix. De bruyantes acclamations exprimèrent leur consentement.

Les conventions du traité ayant été ratifiées par le kabas, Beniowski offrit à ses hôtes un repas à l'européenne, qui fut largement arrosé d'eau-de-vie. Il envoya ensuite le navire le Postillon à Foulepqinte en députation près du chef de ce pays pour soumettre ce même traité à son

approbation. A la nouvelle de la venue des Français, les peuplades les plus proches accoururent pour proposer leur alliance; malgré leur extérieur doux et bienveillant, Beniowski se tint un peu sur la réserve, d'après les révélations d'un jeune sauvage qui s'était attaché à sa personne, et, dans la crainte qu'ils n'empoisonnassent les eaux de la rivière il fit couper et brûler tous les tanguins qui croissaient sur ses rives. L'officier chargé de remonter ce cour d'eau raconta, à son retour, qu'il avait traversé des plaines riantes et bien cultivées.

Le poste de Louisbourg, placé à l'embouchure d'une rivière marécageuse, devint à cette époque, un foyer de fièvres qui décimèrent la petite troupe de Beniowski ; son fils et le major Winbladh y succombèrent. Lui-même, atteint par la maladie fut obligé de gagner l'intérieur des terres et d'établir un autre poste dans la plaine de la Santé, comme rappellent les habitants du pays.

Le soin extrême qu'il apporta à éviter ou à punir tout conflit entre ses colons et les naturels, des actes de sévérité, et de libéralité faits à propos, lui acquirent un grand renom dans l'île. Aussitôt qu'il eut abandonné le séjour malsain de Louisbourg, sa santé se rétablit, et il put entreprendre une excursion sur la côte orientale. Dans ce voyage, Beniowski, secondé par les indigènes, qui partout lui prêtaient un concours empressé, établit des forts à Angontzy, à Tamatave et à Foulepointe. Pendant qu'il traçait la ligne de ses travaux de défense, les chefs de quelques peuplades limitrophes du territoire de cette dernière ville vinrent lui soumettre leurs griefs, s'en rapportant à ses décisions. Beniowski, flatté de cette confiance qui servait ses desseins, présida ce kabas (réunion), composé de deux mille deux cents sauvages, et réussit à terminer le différend d'une manière satisfaisante pour les parties intéressées.

Avant de se séparer, les chefs lui firent présent d'un nombre considérable de bœufs à bosse de l'espèce appelée zébus, et de cinquante esclaves auxquels le comte donna immédiatement la liberté, sous condition de se joindre aux colons. Cet essai ayant réussi, il se procura des esclaves mozambiques qu'il affranchit également, et qu'il enrôla comme artilleurs. Les bonnes relations qui s'établirent entre Beniowski et les tribus malgaches lui permirent de penser à se loger plus commodément, et à construire des cases en bois au lieu des cabanes provisoires dont il avait été obligé de se contenter jusqu'alors.

Les chefs des provinces méridionales lui ayant envoyé des députés pour solliciter aussi des traités d'alliance, il en obtint facilement le nombre d'hommes suffisant pour dessécher les marais qui nuisaient à la salubrité de ses établissements et pour ouvrir des voies de communication entre les postes de l'intérieur et ceux du littoral.

Il fallut l'infatigable persistance et la sage administration de Beniowski pour parvenir à des résultats aussi étonnants, malgré les embarras de

toute sorte que lui suscitait le gouvernement jaloux et tracassier de l'Ile-de-France.

A bout de dégoûts et d'injustices, il songea à profiter, pour se rendre indépendant, d'un bizarre incident soulevé par une vieille femme malgache, appelée Suzanne, qu'il avait amenée avec lui. Elle disait avoir été autrefois vendue à l'Ile-de-France en même temps que la fille de Ramini, dernier souverain de Manahar, et affirmait de plus que Beniowski était fils de cette princesse. En même temps que la singulière version de Suzanne s'accréditait, l'ombiache de Manahar prédisait l'avènement au pouvoir d'un fils de Ramini dans un avenir très prochain, et l'influence d'un grand peuple sur les destinées de Madagascar. Cette coïncidence d'assertions suffit pour produire une profonde impression sur les superstitieuses populations du pays.

Le 10 septembre 1770, un cortège, composé de douze cents sauvages, conduits par plusieurs chefs de tribus, se présenta devant la maison de Beniowski. Après les saluts accoutumés, le vieux Rasangour, roi des Simbarives, prononça un discours dans le style emphatique et imagé qui est propre à cette nation, et, en sa qualité d'héritier de Ramini, il déclara qu'il renonçait à ses droits sur la province de Manahar en faveur du chef européen. Ce discours terminé, les grands chefs se prosternèrent aux pieds de Beniowski et lui demandèrent de vouloir bien recevoir la souveraineté de Madagascar.

Cette démarche solennelle, qu'il avait sans doute préparée, fit cesser toute hésitation dans son esprit. Toutefois il ajourna la prise de possession de ses Etats après la tournée annuelle des commissaires du gouvernement de l'Ile-de-France, afin de se démettre entre leurs mains de sa charge qu'il tenait du roi de France.

Aussitôt que cette formalité est accomplie, Beniowski convoque un kabas général à Louisbourg. Vingt et un coups de canon en proclament l'ouverture. Six cents noirs, ayant, à leur tête les principaux chefs de peuplades, viennent prendre le futur souverain à sa demeure; cinquante mille Malgaches se pressent dans la vaste plaine où se tient l'assemblée, et font retentir les échos voisins de cris d'allégresse.

Rasangour s'avance au-devant de Beniowski, échange avec lui le serment du sang et lui remet une riche, zagaie comme insigne du pouvoir qui lui est décerné.

Le nouveau souverain crut l'instant favorable pour obtenir de ses sujets l'abandon d'une horrible coutume, celle d'exposer aux caïmans les enfants qui venaient au monde atteints de quelque difformité. Ce fut la comtesse et le jeune fils qui lui restait qui, à la prière, des chefs, vinrent recevoir leur solennel engagement, de renoncer à cet usage barbare.

Avant de dissoudre le kabas, Beniowski annonça l'intention de passer en Europe, afin de conclure, au nom de ses peuples; des traités qui assurassent la prospérité du commerce. Pour bien, se mettre au fait des

richesses que recelait l'intérieur de l'île, il voulut visiter les grands chefs qui avaient concouru à son élection. Cette excursion lointaine fut une suite d'ovations ; il en rapporta la certitude de pouvoir largement approvisionner ses comptoirs, pour les besoins de la France, de bois de construction et d'ébénisterie, de gomme de riz; d'aromates et d'élégantes fourrures de makis.

Par un singulier-privilège de sa vie, qui, dans ses péripéties rapides, semblait destinée à réunir les extrémités des choses humaines, le comte de Beniowski, qui avait passé des champs de bataille de la Pologne aux prisons de la Russie et aux solitudes glacées du Kamtchatka, et qu'une fuite aventureuse avait, amené parmi les peuplades sauvages de Madagascar, qui l'avaient reconnu pour leur roi, allait reparaître dans la vieille Europe, sur ce grand théâtre des affaires et de la diplomatie où son génie l'aurait appelé à jouer un grand rôle, si sa destinée, moins haute que son génie, ne l'avait pas condamné à y courir les aventures.

AUG. DE LAURÉAL.

VIE ET AVENTURES DE BENIOWSKI, III

Avant de suivre Beniowski dans le nouveau voyage qui devait le ramener en Europe, non plus, comme un grand seigneur polonais proscrit, mais comme le souverain des peuplades malgaches, je veux dire quelques mois d'un animal particulier à ce pays,, et dont le nom s'est trouvé sous ma plume quand j'ai parlé des fourrures qu'il avait notée comme pouvant devenir l'objet d'une exportation avantageuse, le makis.

Le makis est le lémur de Linnée. Par ce nom générique on désigne plusieurs espèces. Ce joli animal est ordinairement de la grosseur d'un chat, mais ses formes sont plus sveltes ; sa fourrure varie de couleur, il y a des makis bruns, il y en a de noirs, d'autres sont tachetés. Le museau de cet animal est allongé, ses oreilles sont courtes et effilées, sa queue est longue et fourchue ; sa chair est presque aussi bonne à manger que celle du lièvre. Le makis noir porte un long collier de poils blancs en forme de fraise; ses pattes sont pourvues d'un ornement de même couleur qui produit un effet singulier : à quelque distance, on dirait que le makis porte des gants-crispin.

Beniowski, éclairé ainsi sur les objets d'exportation que pouvait fournir Madagascar, pressa les préparatifs de son départ. Le 10 décembre 1776 il s'embarqua à Louisbourg, et ce ne fut ni sans fierté ni sans émotion, sentiments partagés par sa femme, qu'il suivit, des yeux, en s'éloignant du rivage, l'immense concours de sauvages qui étaient venus lui faire leurs adieux et le supplier de revenir bientôt parmi eux. Beniowski trouva à Paris un défenseur habile dans Benjamin Franklin, qui y était venu comme le représentant des Américains décidés à vaincre ou à mourir

sous le drapeau de l'indépendance. Il réussit aisément à se disculper des insinuations malveillantes des autorités de l'Ile-de-France, et reçut une épée d'honneur en récompense de ses services. Néanmoins il n'obtint pas du gouvernement français le traité commercial qu'il désirait.

D'après les conseils de Franklin, il passa, un peu plus tard, aux États-Unis d'Amérique pour essayer d'intéresser cette république au berceau à la réussite de ses projets.

Les Américains lui fournirent quelques secours, mais sans vouloir y attacher un caractère officiel. L'absence de Beniowski dura neuf années. Lassé par d'inutiles négociations, il retourna à Madagascar, où il fut reçu en triomphe.

Il s'occupait activement de créer des fortifications dans les villages du littoral de la province de Manahaz, et de mettre en état de défense Ambodirasia, dont il avait fait sa capitale, quand une expédition, partie de l'Ile-de-France sous prétexte de revendiquer les possessions de la France, débarqua à l'improviste dans la baie d'Atongil. La petite garnison du comte, obligée de se renfermer dans le fort de Mauritiana, ne put tenir longtemps contre des forces très-supérieures, et, après une résistance désespérée, Beniowski tomba mortellement frappé d'une balle à la poitrine. Sa femme, qui se trouvait alors dans une résidence proche de Louisbourg, fut instruite de ce cruel événement par l'apparition soudaine d'un magnifique limier qui ne quittait jamais son mari, même dans ses courses les plus périlleuses. L'œil morne, le corps couvert de blessures, le superbe animal vint se coucher aux pieds de sa maîtresse en poussant de plaintifs gémissements.

L'admirable intelligence de Mara-Mass, c'est ainsi que le nommaient les Malgaches, le rendaient dans tout le pays l'objet d'une superstitieuse frayeur. Sa vue jeta la consternation parmi les gens de la maison, qui ne doutèrent pas que le chien ne fût un messenger de malheur. La comtesse de Beniowski, agitée de sinistres pressentiments et sans être arrêtée par les craintes du danger, se rendit en toute hâte à Louisbourg, suivie de ses domestiques. Le chien fidèle les conduisit, à l'endroit où la dépouille, de son maître gisait depuis trois jours sans sépulture. Les serviteurs creusèrent une fosse sur le rivage, et les sables brûlants de l'Afrique donnèrent un dernier asile à l'aventureux et noble fils de la Pologne. Son fidèle compagnon refusa désormais toute nourriture, et, sans se montrer sensible aux caresses de la comtesse et de son fils, il vint mourir à la place sous laquelle gisaient les restes mortels de son maître.

Les guerriers malgaches, sauvages qui considéraient Mara-Mass comme un sorcier, l'ensevelirent à côté de Beniowski.

Deux cocotiers, qui, fatigués par la brise du large, se penchent sur celle tombe solitaire en confondant leurs mélancoliques rameaux, sont encore de muets témoignages de l'amour et de la reconnaissance de ces ignorantes peuplades pour le souverain qu'elles s'étaient choisi.

Depuis la mort de cet homme si remarquable, la France restreignit ses possessions et n'entretint plus à Madagascar qu'un petit nombre d'agents destinés à protéger l'escale des bâtiments allant dans l'Inde ou venant de Bourbon et de l'Ile-de-France pour y faire leurs approvisionnements de bœufs et de riz. Bien que les postes français fussent concentrés à Tamatave et à Foulepointe, une partie du littoral de l'île malgache ne cessa point d'être considérée comme terre française pendant la durée de l'Empire. En 1814, ces postes tombèrent au pouvoir des Anglais; ceux-ci, après avoir détruit les forts, abandonnèrent aux indigènes cette vaste contrée. Le traité de Paris du 30 mai 1814 rendit à la France ses droits sur Madagascar; mais, ce point réglé, le gouvernement britannique chercha par tous les moyens possibles à substituer son influence à celle dont les Français avaient joui jusqu'alors, et trois ans après la signature du traité de Paris, le cabinet britannique en signait un avec Radama, chef des Hovas, dans lequel il le qualifiait, de roi de Madagascar.

Les aptitudes de Radama, supérieures à celles de son peuple, furent servies par un concours de circonstances qui secondèrent merveilleusement ses projets et l'accroissement de sa puissance, il était plein d'élégance et de grâce, en même temps que rempli de dignité, et n'avait en rien la rudesse de formes propre au sauvage. Sa peau, de couleur olivâtre, était très fine, ses traits intelligents et expressifs. Il était parvenu à écrire et à parler le français, et se montrait très bienveillant pour les Européens, dont il recherchait la conversation. Il avait l'esprit fin, subtil, et passait pour éloquent parmi ceux de sa nation. Son activité incroyable le faisait comparer par ses partisans à l'empereur Napoléon, dont il aimait passionnément à lire l'histoire. Brave, intrépide, il avait à un haut degré le sentiment de sa propre valeur. « Les Anglais, disait-il souvent, m'ont sans doute aidé, mais il a fallu Radama pour faire la grandeur des Hovas. » Il aimait beaucoup sa musique, et le gouverneur de l'Ile-de-France [lui avait formé un excellent orchestre.

Les actes d'extrême sévérité qui touchent à la cruauté furent rares dans sa vie; il adoucit les lois pénales de son pays, abolit la peine de mort pour vol, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour faire tomber en désuétude la coutume de l'épreuve par le tanguin.

L'arrivée des Français à Sainte-Marie en 1821, le soin qu'ils prirent de fortifier cette petite île, parurent inquiéter Radama, et c'est à partir de cette époque qu'il manifesta ses tendances hostiles. L'occupation de Foulepointe par les troupes hovas dans le courant de 1828, l'incendie des Guerriers malgaches de Tintingue, contraignirent la France d'envoyer à Madagascar une expédition pour réprimer ces actes d'agression. Radama venait de mourir et de laisser le pouvoir à Ranavaloa, l'une de ses femmes.

Le premier acte de l'administration de celle-ci fut un retour vers les usages barbares qu'avait à peu près abandonnés le chef célèbre que la

mort enleva à l'âge de trente-huit ans aux Hovas. La famille du dernier souverain fut massacrée, à l'exception de ses deux jeunes nièces, qui se réfugièrent à Mohilli. Les personnages en crédit sous le règne précédent furent égorgés, les missionnaires anglais expulsés de l'île avec brutalité, et, en 1845, Ranavaloa ferma ses ports aux étrangers.

C'est ainsi que Madagascar, que Beniowski, comme un rapide météore, avait un moment éclairé de la lumière de la civilisation, et que Radama, héritant du mouvement que ce glorieux aventurier polonais avait créé, conduisit quelque temps dans les mêmes voies, à l'aide des Anglais, revint à la barbarie quand « ces deux accidents heureux, » pour parler le langage de l'empereur Alexandre de Russie, eurent disparu de la grande île malgache.

AUG. DE LAURÉAL.